

31 Juin Films présente

LES CHAISES MUSICALES

Un film de
Marie Belhomme

Avec
Isabelle Carré, Carmen Maura, Philippe Rebbot

2015 • France • Durée : 1H23 • Format Image : 1.85 / Son : 5.1

SORTIE LE 29 JUILLET 2015

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne
Assistée de Charly Destombes
113, rue Vieille du Temple
75003 Paris
Tél. 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / charly@marie-q.fr

Matériel de presse téléchargeable sur : www.bacfilms.com

SYNOPSIS

Perrine est une musicienne presque professionnelle. Elle vit seule et anime des goûters d'anniversaires, ou les gâche, c'est selon.

Par accident, elle fait tomber un homme dans la benne d'une déchèterie. L'inconnu est dans le coma, mais Perrine est prête à tout pour qu'il se réveille. Elle s'immisce dans sa vie pour le découvrir, mais profite aussi de l'occasion pour lui emprunter son boulot, son appartement, son chien...

Mais surtout, elle tombe amoureuse...

ENTRETIEN AVEC MARIE BELHOMME

Comment vous est venue l'idée du film ?

Plus qu'une histoire, ou une situation, mon point de départ, c'est le personnage de Perrine. Au départ, je voulais filmer la chronique d'une jeune femme un peu décalée, un peu maladroite, souvent dans la fuite. D'ailleurs, elle court beaucoup... Comme si, au jeu des « chaises musicales », elle n'avait pas encore trouvé la sienne. Vous connaissez la règle : vous tournez autour des chaises en dansant et quand la musique s'arrête, vous devez en prendre une et vous asseoir dessus... Perrine, elle, finalement, ne peut s'asseoir que sur la chaise d'un autre : l'homme qu'elle a envoyé dans le coma et dont elle va peu à peu s'approprier la vie. J'aimais bien l'idée de cet accident, qui lance la dramaturgie du film : Perrine qui passe sa vie à s'excuser, pour tout, mais surtout pour rien, se retrouve responsable de quelque chose de vraiment grave...

Tout part donc de Perrine et, en effet, c'est elle qui porte le film : parlez-nous d'elle.

Perrine, c'est une « presque ». « Presque » musicienne, comme elle le dit elle-même ; presque adulte. Encore très enfant par endroits. Elle anime des goûters d'anniversaire, elle se déguise, elle saute dans les flaques à pieds joints... En même temps, il y a une gravité, chez elle. Si elle est tout le temps « désolée », c'est qu'elle s'excuse d'être là. Si elle court, c'est aussi parce qu'elle fuit les responsabilités. C'est pour ça, d'ailleurs, qu'elle tombe amoureuse d'un homme dans le coma : au moins, c'est sans risque. Elle peut dire ce qu'elle veut, elle peut imaginer ce qu'elle veut. Là, elle n'a pas l'impression de déranger tandis qu'avec tous les autres, elle a le syndrome de l'imposteur. Les gens l'aiment bien, mais elle a du mal à l'imaginer : elle ne comprend pas bien ce qu'elle fait là. La phrase de Groucho Marx lui va très bien : « *je n'accepterai jamais d'entrer dans un groupe qui m'accepterait comme membre* ». Moi, j'ai une vraie tendresse pour les gens un peu gauches, qui ne savent jamais très bien où se mettre, comme les personnages de Tati, par exemple, toujours un peu trop grands...

Il y a du Perrine, en vous ?

Ah, le syndrome de l'imposteur, oui, j'ai connu ça ! J'ai longtemps été, comme Perrine, entre l'autodérision, et l'autodénigrement. Et puis j'ai toujours vu la vie à travers un prisme un peu décalé. Comme elle, je trouve que tout va trop vite ! J'aspire à une espèce de sérénité, un rapport simple aux choses et aux êtres... Alors qu'on nous demande d'être toujours dans la performance : il faut montrer qu'on est un *winner*, tout le temps ! J'ai beaucoup de mal avec ça... Sauf que je me fais aussi piéger par ça de temps en temps. Perrine, elle, elle se fout du regard des autres : c'est une vraie liberté. Donc oui, le personnage part de moi, mais en même temps, elle n'a rien à voir avec moi. Avant tout, en tant qu'auteur, j'avais un vrai désir de fiction : j'ai eu la même voiture que Perrine, par exemple, mais moi, si je renversais quelqu'un dans une benne, je ne prendrais pas la fuite ! De la même façon, j'ai eu besoin de situer le film en Bretagne : parce que j'y ai longtemps vécu, je connais suffisamment la région pour que cela semble vrai. C'était nécessaire : j'avais envie de fiction, mais j'avais à cœur qu'on y croie. Au bout du compte, Perrine est surtout un personnage poétique, un personnage hors du temps qui vit dans sa bulle, quelque part entre l'enfance et le monde des adultes.

C'est une comédie romantique, et en même temps, vous vous amusez avec les codes du genre...

En fait, je crois que c'est une « non » comédie romantique : il y a bien une histoire d'amour, mais l'héroïne tombe amoureuse de quelqu'un qu'elle ne voit pas. Quant à lui, il est embarqué dans cette histoire sans pouvoir y participer, puisqu'il est dans le coma ! Et puis j'aimais l'idée d'une ambiguïté : elle veut qu'il se réveille, et en même temps pas du tout. Elle est attachante, on a envie de l'aimer, et à la fois, elle est quand même en train de voler la vie de quelqu'un qu'elle a envoyé à l'hôpital... Tout cela, c'est le résultat du croisement de plusieurs envies. Au départ, je voulais qu'on puisse prendre le temps de s'attacher au personnage. En même temps, j'avais en tête les comédies américaines des années cinquante : des histoires parfois fantasques dans lesquelles on embarque parce que le rythme est très travaillé, et la narration dramatisée. D'où cette dramaturgie qui fait un peu boule de neige. Quant au ton... J'aime autant les franches comédies, que les univers plus « sur le fil ». La première version du scénario était plus ouvertement comique mais je voulais que la sincérité compte double. Que la drôlerie ne nous fasse pas perdre de vue l'émotion. Avec Michel Leclerc, nous avons écrit plusieurs versions du scénario, pour aboutir à ce mélange de moments pétillants, et d'autres séquences plus mélancoliques. Au fond, à l'écriture, je me suis peu à peu rapprochée de moi : j'ai resserré les contours, pour aller à l'essentiel, assumer ce personnage et ses émotions. C'est pour cela que je voulais quelqu'un comme Isabelle Carré pour incarner Perrine.

Vous avez tout de suite pensé à elle ?

Oui. Je voulais faire un film humain, touchant. Mis à part le fait que c'est une de nos meilleures actrices, elle a cette simplicité, cette sincérité désarmante... Et en même temps, elle est très drôle. Lors de notre première rencontre, j'étais pétrifiée. Mais elle était comme je l'avais espérée : bienveillante, abordable. Elle a quand même fait confiance à quelqu'un qui n'avait presque jamais tourné ! Je lui en suis très reconnaissante. La connexion a été assez évidente entre nous : on se ressemble, sur bien des points. On peut être toutes les deux assez lunaires, un peu décalées, avec un côté très concret en même temps, déterminé. Comme Perrine, à qui elle ressemble aussi... C'est une intuition que j'avais - j'ai du mal à imaginer des comédiens qui seraient trop loin du personnage – et ça s'est confirmé au tournage : sur un plateau, Isabelle est impressionnante ! Elle a des antennes partout, elle entend tout, capte tout. Et puis elle peut tout jouer, sans que ça ait l'air difficile. Elle va toujours droit au but, à l'essentiel : c'est un talent, la simplicité.

Vous avez soigné aussi le choix des acteurs qui l'entourent...

C'est Agnès Vallée, ma productrice, qui m'a parlé de Philippe Rebot, pour jouer Fabrice. J'ai tout de suite été emballée : je l'avais vu, entre autres, dans *Mariage à Mendoza*. Lui aussi est désarmant, il a un charme fou, du relief, de la profondeur... Avec, parfois, ce petit côté : « je me demande ce que je fais là ! » Quant à Carmen Maura, son nom m'a été soufflé par la directrice de casting. Au départ, ça peut sembler un peu exotique, voire incongru, une espagnole dans la campagne bretonne... Sauf qu'avec elle, c'est surtout de la fraîcheur et de l'inattendu. Elle était exactement ce que je voulais, pour cette équipe de comédiens : humaine et simple. Et je vous laisse imaginer quand une actrice de son calibre, star chez Almodovar, vous dit oui alors que c'est votre premier film !

C'est effectivement votre tout premier long métrage : ça vous a fait peur ?

Je suis quelqu'un qui doute, perpétuellement, de tout mais en même temps... quand vous avez passé tellement de temps à développer votre scénario et que votre film est financé, qu'il devient tout à coup faisable, vous vous dites surtout que vous avez une chance incroyable ! Aujourd'hui, les temps sont plus durs pour le cinéma. Et petit à petit, en rencontrant tous ceux qui vont former l'équipe du film, les doutes s'estompent. Je me suis sentie soutenue, bien entourée... En fait, on est tout sauf seul. Un film, c'est une aventure collective, humaine avant tout. Pour le coup, l'humain, ça ne me fait pas peur. Evidemment, la veille du premier jour de tournage, tu as de nouveau une boule dans le ventre... Mais quand tu travailles avec une équipe bienveillante et professionnelle tout devient même très agréable.

Comment s'est passé le tournage, justement ?

J'ai tout de suite trouvé ma place : je me sentais bien. Tout le monde était dans la même énergie. Heureusement, parce que le temps de tournage était assez court : ce qui oblige, du coup, à être efficace. Le scénario est mis à l'épreuve de la réalité, et il faut s'adapter. J'aime bien ça : prendre les choses comme elles arrivent, et voir ce que je peux en tirer. Au montage, rebelote ! On voit ce qui fonctionne, ce qui marche moins bien... D'une certaine façon, on réécrit encore le film. Ça peut être éreintant, mais aussi très stimulant.

Au bout du compte, votre film ressemble-t-il à ce que vous aviez imaginé ?

Ça peut paraître paradoxal, mais on en est à la fois loin et en même temps c'est exactement ça ! Isabelle a amené son personnage à un tel degré de sincérité, que j'ai pas mal gommé le côté burlesque de ce que j'avais écrit. La sincérité de son jeu impliquait une continuité émotionnelle : on est plus dans l'empathie avec le personnage, dans le sourire, que dans l'éclat de rire. En fait, Isabelle a su aller chercher la poésie de Perrine : je l'avais dans un coin de ma tête, mais je crois que, dans l'écriture, je l'avais enfoui. Sans doute par timidité, ou par pudeur. Isabelle, elle, a osé aller sur ce terrain. Elle a fait ce pas là pour moi. Elle a mis en lumière quelque chose qui était en moi.

BIOGRAPHIE

Marie Belhomme est née en 1978 à Rennes. C'est son parcours littéraire et théâtral - aux conservatoires d'Art dramatique de Rennes puis du 14ème arrondissement de Paris - qui l'amène à écrire et mettre en scène une première pièce.

Elle choisit d'intégrer le CEEA pour apprendre les règles de la dramaturgie et se forme au métier de scénariste jusqu'en 2007. Après avoir écrit sur plusieurs séries jeunesse, son premier scénario de long-métrage, *Les Chaises musicales*, est sélectionné au Festival international des scénaristes. Elle y rencontre Michel Leclerc qui devient son co-auteur sur le projet. En réalisant ce premier long-métrage, elle retrouve le plaisir de la mise en scène. Elle développe actuellement plusieurs projets de longs, parmi lesquels une nouvelle comédie, *Contents-Contents*, toujours avec 31 Juin Films.

ENTRETIEN AVEC ISABELLE CARRÉ

Votre personnage, Perrine, a 39 ans, mais pas de véritable travail, encore moins d'enfants ou d'amoureux. Vous en diriez quoi : elle est lunaire, marginale, paumée ?

Avant tout, elle doute. Et j'ai une attirance pour ceux qui manquent d'assurance et de confiance en eux ; ceux qui sont, du coup, dans une réserve un peu fébrile ; ceux qui ne sont pas persuadés de détenir la vérité. A l'inverse, je suis souvent plus mal à l'aise face à ceux qui savent parfaitement qui ils sont, tout d'un bloc, et qui l'affirment haut et fort. Perrine, elle, hésite toujours, avant de se prononcer... Quitte à ne rien dire du tout, ou à gaffer. Elle a cette discrétion, et souvent cette maladresse dont on pourrait rire, mais qui me touchent profondément. Elle me fait penser aux personnages de Woody Allen - même si elle subit sa vie plus qu'elle ne l'intellectualise... C'est une solitaire, pas encore tout à fait dans la vie, dans le monde des autres, parce qu'elle cherche, sans trop savoir ce qu'elle cherche, d'ailleurs. Elle est comme « à côté » de la vie, en décalage constant, presque incongrue, parfois. Mais donc souvent très drôle, aussi.

Vous portez le film : Perrine est à l'écran quasiment de la toute première, à la toute dernière image. Qu'est-ce qui peut faire de cette anti-héroïne une héroïne ?

D'abord, elle a une énergie contagieuse. Elle est toujours partante, pour tout. Elle n'a pas beaucoup d'argent, pas de travail fixe... Avec d'autres, c'est ce qu'on appellerait la galère, avec elle, non. Elle a une faculté à rebondir, à prendre les choses comme elles se présentent, à y trouver du plaisir et à le faire partager, que je trouve immédiatement communicative. Elle doit se déguiser en banane pour jouer du violon dans une association de séniors ? Elle y va, à 200%. Elle me fait penser au chanteur de bal, joué par Gérard Depardieu, dans le film de Xavier Giannoli, « Quand j'étais chanteur » : ces artistes ont l'humilité d'être heureux là où ils sont, même si d'autres trouveraient ça pas assez glorieux... A une époque où tout le monde est dans la performance, ils ont comme seule ambition de se sentir utiles, en donnant un moment de bonheur aux gens. C'est d'une formidable générosité ! C'est tout sauf un renoncement, un manque d'envie, une faiblesse... Perrine n'est ni démotivée, ni en dépression, bien au contraire ! Elle a su garder quelque chose de l'enfance, un enthousiasme, une fantaisie qui font qu'avec elle, la vie est aussi extrêmement ludique. Et c'est une vraie force.

Cette « drôle de fille » est-elle très loin de vous ?

Oh non, pas du tout ! Comme elle, je suis une solitaire, rêveuse, toujours un peu dans sa bulle, hors du temps. Moi aussi, je mets toujours les pieds dans le plat ! Avec une équipe de tournage, ou entourée de proches, passe encore... Mais si je me retrouve dans un dîner, une soirée, avec des personnes que je ne connais pas, là, je deviens un peu handicapée ! D'ailleurs, la plupart du temps je me décommande à la dernière minute ! Et j'ai toujours été incapable de voir quand un homme me draguait, exactement comme Perrine. En fait, il y a une parenté entre elle et Angélique, mon personnage des Emotifs Anonymes. Si ces histoires m'ont touchée immédiatement, c'est que je ne me sentais pas totalement étrangère à ces deux femmes.

Au-delà du personnage de Perrine en lui-même, qu'est-ce qui vous a donné envie de faire le film ?

J'ai eu un déclic instantané, au moment où j'ai lu le scénario. Le titre, « Les Chaises musicales », le dit très bien : c'est un film sur la difficulté à trouver sa place, à l'assumer, à se sentir légitime, dans un monde où il faut toujours assurer, trouver le bon mot au bon moment, faire ce qu'il faut quand il le faut. Dans l'une des premières séquences, Perrine scotche une annonce sur un lampadaire, où elle se définit comme « presque » musicienne. J'aime l'honnêteté de ce « presque », qui dit qu'on cherche longtemps avant de se trouver.

Mais attention, ça n'est pas juste un film doux amer sur une solitaire qui peine à s'insérer dans la société... Il y avait aussi une vraie folie, palpable dès la lecture du scénario : l'héroïne envoie un homme à l'hôpital, en le faisant tomber dans une benne ; elle tombe amoureuse de lui alors qu'il est dans le coma ; elle lui vole sa vie, sa brosse à dents, son chien... D'ailleurs, elle pourrait même être assez flippante, non ? Un peu dingue, en tous cas, et certainement pas manichéenne. Et puis le film est profondément humain. On est dans un univers à la Capra, avec ce regard très bienveillant posé sur les personnages : ils sont solitaires, ils sont fragiles, mais tellement humains qu'ils attirent tout de suite la sympathie. En fait, ce film, c'est une comédie romantique sentimentale, dans une version plus décalée. Avec une singularité, une originalité, dans l'écriture qui m'ont tout de suite parlé.

Malgré la qualité du scénario, certains auraient pu hésiter : c'est un premier film, et donc un risque à prendre... Vous, vous avez fait beaucoup de premiers films : pourquoi ?

Parce que le pire, c'est de se dire : « ce film est vraiment bien, mais je l'ai déjà vu cent fois ». C'est ce dont souffrent parfois, non seulement le cinéma, mais aussi la littérature ou la musique : un certain manque d'audace. Je préfère que le résultat final soit peut-être un peu plus faible par endroits, faute d'expérience, mais qu'il y ait eu au moins une tentative de raconter une histoire autrement. C'est pour ça que quand je choisis un rôle, j'essaie, quitte à me tromper, d'aller vers des choses que je n'ai pas encore faites. Par ailleurs, aujourd'hui, les films mettent beaucoup plus de temps à se monter. Un premier film, c'est souvent un plus petit budget, une plus petite équipe, donc tout va plus vite. Et quand on tourne, on se retrouve avec des gens enthousiastes, voire passionnés, généralement plus humbles que sur des grosses productions, portés par le désir de bien faire... De « faire », tout simplement : ils ne sont là ni pour l'argent, ni pour leur carrière, ou je ne sais quoi d'autre, mais parce qu'ils aiment leur métier. C'est profondément le cas de Marie Belhomme, la réalisatrice.

Comment s'est passée votre première rencontre ?

C'était assez improbable. Elle est venue chez moi, ce qui normalement, ne se fait pas pour une première rencontre... Mais là, j'étais enceinte jusqu'aux dents ! Les jouets de mes deux aînés traînaient absolument partout, mon salon ressemblait à une crèche... Bref, je vois arriver cette fille, d'une timidité malade – deux timides qui se rencontrent, je vous laisse imaginer ! Remarquez, c'est bien là-dessus que nous avons accroché : il y a une sororité, d'elle à moi. Nous sommes toutes les deux aussi mal à l'aise en public... Comme Perrine, d'ailleurs. « Les Gens qui doutent », cette chanson d'Anne Sylvestre qu'on entend dans le film, c'est comme un fil qui nous relie toutes les trois : la réalisatrice, l'actrice, l'héroïne. La connexion a donc été évidente.

Au moment de notre rencontre, Marie doutait de sa légitimité de réalisatrice. Dans sa façon d'être, il y avait comme un « excusez-moi de vous demander pardon de peut-être penser à vous »... Ça m'a profondément touchée. Je me suis dit qu'elle s'était racontée dans son scénario, qu'il y avait beaucoup d'elle, dans le personnage de

Perrine, et que du coup, elle saurait très bien me diriger, me conduire jusqu'à elle. Paradoxalement, ce sont ses hésitations, ses fragilités, qui m'ont immédiatement donné confiance en elle.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?

Extrêmement heureux ! Je connaissais la chef opératrice, Pénélope Pourriat. Elle travaille avec une grande douceur, jamais dans le rapport de force. Comme le reste de l'équipe, d'ailleurs. Il y avait à la fois une véritable exigence, et une profonde bienveillance chez tout le monde. On était tous complètement dans l'échange. Et on a beaucoup ri. Sans doute parce que le personnage de Perrine est tendu à l'extrême, comme un élastique prêt à craquer, j'avais cette tension nerveuse en moi... Résultat, j'ai eu des fous rires incroyables ! Grâce à mon partenaire Philippe Rebbot, notamment, avec qui j'ai adoré jouer. Tous les deux, ainsi qu'un régisseur, étions les seuls à être nés dans les années 70. Les autres membres de l'équipe étaient beaucoup plus jeunes. Ce qui contribue évidemment à une ambiance de tournage pleine d'énergie, d'enthousiasme, et de joie ! Et puis j'ai été très heureuse de voir Marie en réalisatrice...

Comment vous a-t-elle dirigée ?

Je nous sentais en miroir, toutes les deux. A cette différence près que ça n'était pas mon premier film. Elle, si. En théorie, ça aurait pu déséquilibrer nos rapports, mais pas du tout. Parce que Marie savait exactement ce qu'elle voulait. Perrine, elle la connaissait par cœur, elle était habitée par elle. A l'inverse, ça, ça aurait pu être très inhibant pour moi. J'aurais pu me dire : « mais au fond, pourquoi elle ne jouerait pas Perrine elle-même ? ». Sauf qu'il n'y a jamais rien d'inhibant, chez Marie. Elle est tellement bienveillante... Elle sait aller chercher ce qu'il y a de meilleur en chacun de nous. En fait, elle nous dirigeait, sur une première prise qu'on pourrait dire « propre », c'est-à-dire conforme à ses intentions. Et puis nous en tournions d'autres, où les acteurs pouvaient proposer des choses... Et on avançait comme ça, ensemble.

Quand vous regardez le film, quand vous repensez au tournage, vous vous dites quoi ?

Qu'on a eu un metteur en scène, un vrai. Ça, on ne peut jamais le savoir avant de commencer à tourner. Marie a une conviction qui la porte. Elle sait où elle va, et elle y va. Sur le tournage, je l'ai vu prendre sa place de réalisatrice, au fur et à mesure, de plus en plus sereine, épanouie, comme si peu à peu elle se sentait enfin légitime. C'était très émouvant... Elle a une vision du monde, un désir de plans, un regard cinématographique. Et elle a su les communiquer à l'équipe, pour qu'au bout du compte, ce film soit son film.

LISTE ARTISTIQUE

Perrine	Isabelle Carré
Lucie	Carmen Maura
Fabrice	Philippe Rebbot
Solène	Nina Meurisse
Arsène	Camille Loubens
Infirmière	Camille Loubens
Directrice de l'école	Camille Loubens
Manu	Laurent Quere
Vendeur Epicerie	Arnaud Dulery
L'ex de Fabrice	Emmanuelle Hiron

LISTE TECHNIQUE

Réalisation et scénario	Marie Belhomme
Adaptation/dialogues	Marie Belhomme et Michel Leclerc
Image	Pénélope Pourriat
Son	Nicolas Waschkowski, Jon Goc, Alexandre Widmer
Montage	Matthieu Ruysen, Sébastien de Sainte Croix
Musique originale	Alexis HK
Décors	Philippe van Herwijnen
Costumes	Nathalie Chesnais
Assistante réalisatrice	Jennifer Peyrot
Casting	Julie Navarro
Scripte	Annick Reipert
Maquillage	Olivia Caron
Directeur de production	François Drouot
Post production	Natacha Leitao-Fuchs
Production	31 Juin Films
Producteurs	Agnès Vallée, Emmanuel Barraux
avec la participation de	OCS et de France Televisions
en coproduction avec	France 3 Cinéma
en association avec	A+ Image 5 et Indéfilms
avec le soutien de	la région Bretagne
Scénario soutenu par	la région Bretagne

Scénario sélectionné au Festival International des scénaristes, Forum des auteurs 2010